FRÈRES TÉMOINS d'ESPÉRANCE

5- FRÈRE ALPERT-JOSEPH OXIBAR (PIERRE) (1882-1979)

« Petit frère, le clown de Dieu »

LES FIORETTI D'UN PETIT FRÈRE CLOWN DE DIEU

"Le trait le plus remarquable du caractère du Frère Alpert c'était son originalité et ses excentricités. Sur ce point les Supérieurs, inquiets, devaient veiller sur lui continuellement. Il réussissait souvent à passer à travers les mailles et à s'en échapper. Il prenait plaisir à amuser tous ses voisins par ses gestes et ses mouvements. Mais, même sans le faire exprès, il ne pouvait rien faire comme tout le monde : il inventait toujours une voie jamais foulée, en suivant la boussole de son cœur." (Mémoire du F. Hubert Libert =HU 26)

F. Alpert, ou "Allepert", comme il le prononçait avec son accent du Midi français, même à l'âge de 90 ans était un enfant de l'Evangile. Il pouvait apparaître extravagant, original, peu respectueux des conventions, allergique aux extériorités et pourtant partout où il apparaissait, arrivait l'arc-en-ciel de la bonne humeur. *"Il nous apportait, dans ce milieu plutôt sérieux et un peu gris, des moments de soleil et d'allégresse"* (F. Elias Sainz. In Vidas Menesianas : F. Alèerto Josè Oxibar = Sa, p.23). Il n'était pas facile à attraper, car il parcourait ses sentiers libres de montagne pour rejoindre le but. Mais en vérité il était toujours au cœur de l'évangile : c'était un clown de l'Esprit Saint. En lui nous retrouvons l'ambiance des Fioretti de St- François, remplie de surnaturel qui devient simplicité : c'est la naïveté de l'Evangile vécue à la lettre.

PREMIÈRE PARTIE : LA CHRONOLOGIE DE LA VIE D'UN PETIT FRÈRE

ORIGINES

Camou-Cihigue, village natal

Pierre Oxibar naît au milieu des montagnes dans les Basses Pyrénées (aujourd'hui Pyrénées Atlantiques). Son petit village, Camou-Cihigue, est caché dans une vallée verdoyante, entouré de prairies et de forêts, traversé par plusieurs ruisseaux. Pierre sera toujours attiré par les vastes horizons, la vie au grand air au milieu de la nature, la compagnie des animaux sauvages ou domestiques. Le petit village est situé entre la côte atlantique et les Hautes Pyrénées, près des villes de Mauléon et de Tardets, à une cinquantaine de km de la frontière espagnole. On parle le basque, même si l'enseignement est donné en français et l'on comprend l'espagnol. Camou- Cihigue est minuscule - à peine 300 habitants- mais sa famille est nombreuse : onze enfants. C'était une famille très chrétienne : le père Jean-Pierre se rendait à l'église St-Pierre à la tête de ses enfants. Parmi les fils Oxibar trois deviendront prêtres du Sacré Cœur de Bétharram (un ira en Argentine, un en Espagne, un autre au Siam, l'actuelle Thaïlande) ; deux filles deviendront religieuses à Bayonne ; le dernier, Pierre, entrera chez les Frères de l'Instruction Chrétienne. La famille Oxibar était tenue en grande estime à Camou- Cihigue. Aujourd'hui encore des sentiers et des lieux en portent le nom.

Eglise du village

La famille cultivait de petits bouts de terre, mais la ressource principale était l'élevage d'un grand troupeau de brebis et de chèvres. Conduire le troupeau au pâturage était la tâche des enfants les plus jeunes. En parlant de son enfance F. Alpert dira : *"Tout petit j'allais avec mes frères faire paître le troupeau dans les prés ; oui j'ai gardé l'habitude de courir et sauter, oui, tant que vous voudrez, puisque pendant trois ans- de 10 à 13 ans- j'ai gardé les troupeaux et les chèvres de mes parents !"* (Lettre à F. Hubert= L.). Une très bonne préparation assurément pour les travaux manuels et la connaissance de la nature, mais pas aussi favorable à l'instruction personnelle. Comme il était un des derniers de la famille, on lui avait confié cette charge pour permettre aux autres d'entreprendre des études. C'était une vie libre et naturelle qu'il aimait, mais qui ne lui permettait pas de se dédier aux études. Il aurait désiré avoir une meilleure instruction, mais sa carrière d'étudiant avait été très médiocre : *« Comme berger je n'étudiais pas le certificat. En ce temps-là je ne connaissais même pas le certificat. »*

Camou Paroisse

LES ANNÉES DE FORMATION

Nous retrouvons Pierre Oxibar à 14 ans au juvénat de St-Jean-de-Pied-de-Port, où il commence ses années de formation. Peut-être aurait-il voulu devenir prêtre comme ses frères. Mais il était trop en retard avec les études et on ne l'avait pas encouragé à entreprendre un parcours scolaire régulier. Et pourtant il voulait servir Dieu dans la vie religieuse. Il avait respiré une atmosphère fortement chrétienne dans sa famille, à la paroisse, dans la contemplation des œuvres de Dieu, dans le petit catéchisme qu'il avait suivi à la paroisse et à l'école primaire qu'il avait fréquentée, même si c'était de façon irrégulière.

St Jean-pied-de-Port

Dans sa région, depuis quelques années s'était établie une Congrégation de religieux qui semblait tout à fait taillée pour lui : l'Institut des Frères de l'Instruction Chrétienne, fondée par le vénérable Jean-Marie de la Mennais. Il n'y avait que des Frères, sans le sacerdoce, ils se consacraient aux enfants dans les écoles ; beaucoup d'entre eux se spécialisaient dans les travaux manuels ; pour y entrer les études supérieures n'étaient pas nécessaires. Notre Pierre n'était doté que de bonne volonté, de la générosité de son cœur, de ses mains disponibles pour toute espèce de service. Qualités qui auraient compensé son insuffisance dans l'instruction scolaire. Dans sa commune un garçon avait déjà entrepris cette voie et était rentré dans cette Congrégation : le F. Eliphius Bassaber, qui deviendra un des valeureux fondateurs de la province d'Espagne.

Suivons notre aspirant à la vie religieuse des Frères dans son parcours de formation.

Lavacan

Il rentre donc au juvénat de S-Jean-de-Pied-de-Port : pendant une année et demi, il se perfectionne en français et apprend les éléments de base des matières principales. A 16 ans il doit passer au Noviciat. Dans la province du Midi il était établi à Lavacan, commune de Pavie. Mais il avait été fermé en 1891 et les novices étaient transférés en Bretagne, à Ploërmel, où il y a le Noviciat canonique. En 1898, Le jeune novice Pierre se rend en Bretagne : il s'engage dans l'Institut et reçoit le nom de Frère Alpert-Joseph. Il passe l'année du noviciat avec le maître F. Longin Torlait de vénérable mémoire, qui deviendra maître des novices au Canada : il suivait les directives du nouveau Supérieur Général, le F. Abel Gaudichon : *"Formez des hommes de prière et de sacrifice."* F. Alpert ne réussissait pas toujours à suivre les leçons théoriques *"Je n'y comprenais pas beaucoup"*, mais il apprenait plus facilement la sagesse des petits de l'évangile. Après le noviciat, il passa à Josselin pour faire *"un petit scolasticat de 9 mois et demi !... rempli de lacunes"* (L 6-1-69). Le directeur était le F. Antel-Joseph Louédin, alors très jeune, qui passera au Canada à la dispersion de 1903. Il avait une attitude très maternelle, ce qui compensait un peu la brièveté et l'insuffisance des cours.

LES PREMIÈRES ANNÉES DE FRÈRE DANS LE MIDI

A partir de 1899 le F. Alpert commence sa carrière d'enseignant avec une préparation *"remplie de lacunes"* selon son expression. C'est un enseignement dans une série de *"petites écoles et de petites classes",* qui dure très peu et où il remplit la fonction de "bouche-trous".

Essayons de le suivre:

- St-Denis-de-Piles : 1899 *"petite classe",* dans une section gratuite : une belle école, mais le vent de la sécularisation va la fermer assez tôt.
- Corneilhan : de septembre 1900 à février 1901 : nouvelle école avec 28 élèves, dans un village de montagne.
- Lourdes : du 15 février 1901 au 3 décembre 1901, *"petite classe"*, très heureux d'être dans le lieu des apparitions de la Vierge Immaculée.
- St-Jean-de-Pied-de-Port : du 3 décembre 1901 au 1er octobre 1902, une école avec une centaine d'externes, une vingtaine d'internes et 12 juvénistes. Cette fois il est *"surveillant".*
- Prades : du 3 octobre 1902 au 13 décembre 1902. Cette école était située dans la partie sud-est des Pyrénées, près de la ville de Perpignan. On remarque la présence de 8 Frères pour 2 classes : un établissement de passage pour l'Espagne, étant donné les premiers signes de la persécution des Congrégations enseignantes mise en œuvre par le gouvernement Combes. Le F. Alpert ne fait qu 'y passer.

- Toulouse : du 14 décembre 1902 au 29 janvier 1903. Ici aussi le même passage très rapide, comme surveillant, dans le Collège Le Caousou, où les Frères collaborent avec les Pères Jésuites.
- St-Denis-Piles : du 28 février 1903 au 23 mai 1903 : il rentre à l'école où il avait commencé, mais cette fois c'est pour quitter la France et préparer son expatriation en Espagne. Le F. Abel en visitant les communautés du Midi, remet aux Frères les lettres de sécularisation, en précisant qu'elles sont valides seulement au for externe. Dès avril 1903 le directeur donne à chaque Frère 25 F par mois, plus 80 pour acheter des habits civils.

(Voir EM n.47, Annales des Frères du Midi, F. A. Aguergaray)

Désormais la persécution déchaînée par le Gouvernement français était mise en exécution. Pour continuer dans leur vocation, les Frères étaient mis face à deux choix : poursuivre dans *l'enseignement* de façon clandestine en France ou bien s'expatrier dans d'autres pays, qui assuraient la pleine liberté d'enseignement, comme le Canada, Haïti, l'Egypte, l'Angleterre, les USA, l'Europe Orientale et l'Espagne. C'est justement en Espagne que partirent la plupart des Frères de la Province Sainte-Marie du Midi de la France, qui voulaient rester fidèles à l'Institut.

HUMBLE COLLABORATEUR À LA FONDATION DE LA PROVINCE ESPAGNOLE : 1903-1937

Le F. Alpert fait partie du premier groupe des Frères qui arrivèrent en Espagne le 13 juin 1903. Comme toujours, il figure le dernier de la liste dans la nouvelle communauté à Zugarramurdi, tout près de la frontière. Essayons de le suivre tandis qu'il saute comme ses chèvres, d'une communauté à l'autre, toujours avec son esprit d'adaptation et d'humble service.

- Zugarramurdi : juin 1903 - novembre 1903. Avec les autres il travaille la terre, s'occupe du bétail et fait le cuisinier. La maison où sont installés les Frères, dans une pauvreté extrême, est délabrée et, en plus, elle est considérée hantée par les sorcières. F. Alpert ne s'impressionne pas. Il va parler avec les gens en basque, fait bénir la maison et la peur disparaît. En constatant que les sorcières ne sont plus là, le propriétaire reprend sa maison et … les Frères doivent chercher ailleurs.

Zugarramurdi

- Lujua : novembre 1903- septembre 1904. Les Frères travaillent dans une ferme qui s'occupe d'élevage : ce sont les premiers temps et il faut bien vivre ! Son ami F. Eliphius va à Bilbao vendre le lait et F. Alpert assure toujours la cuisine.
- Bilbao : septembre 1904- septembre 1906. Les Frères, avec l'aide de l'illustre professeur Don Azkue, avaient ouvert une belle école, sous le nom de "Berrio Ochoa", en l'honneur d'un évêque basque martyrisé au Tonkin. En septembre 1904, 93 garçons y étaient inscrits : à F. Alpert était réservée toujours la "petite classe".
- Bermeo : sept. 1906 -sept. 1909. *"Le 17 septembre 1906, dans un ancien magasin (13m x 4,50) les Frères Cyrille Dulac et Alpert Oxibar inaugurèrent les deux classes du Colegio San José de Bermeo" (EM n.48)* On fit rapidement des agrandissements. F. Alpert : "petite classe".
- Munjia : sept. 1909 - sept. 1912. *"Les Frères François Lapeyre et Alpert Oxibar ouvrirent pour 75 élèves deux belles salles de classes, dans un grand hôpital neuf, encore inoccupé, sous le nom de St-Raphael". (EM n.48)*

- Bilbao : sept.1912 - sept 1914 : il accompagnait le F. Lapeyre, devenu directeur de cet établissement de plus de 300 élèves ; F. Alpert : toujours “petite classe”.

Ici se termine la carrière d’enseignant du F. Alpert : il avait enseigné pendant douze années : deux en France et dix en Espagne, toujours destiné à la petite classe. Parcourons le reste de sa carrière.

- Nanclares de la Oca : de 1914 à 1937 (sauf les deux parenthèses au “Refuge” de 1918 et de 1930). Le F. provincial, Ulysse Baron, avait acquis la vaste propriété d’un établissement thermal, destinée à devenir le centre de formation des jeunes et la maison principale de la Province d’Espagne. Il fallait adapter les bâtiments et les terrains des alentours à la nouvelle fonction. Le travail était de taille et demandait beaucoup d’ouvriers. Le F. Alpert devint l’aide-cuisinier du F. Polyme Drougard. Celui-ci, plutôt âgé, était un homme très joyeux, qui aimait s’exprimer en vers, très pieux, mais pas trop doué pour la cuisine, (excepté pour les abondantes doses de piment). Le F. Alpert l’aida beaucoup dans les premiers temps et ensuite le remplaça à ce poste : les deux allaient bien ensemble et s’entraidaient réciproquement dans leur originalité. “Le F. Alpert était l’homme “arrangeant” qui se prêtait à tout. Il pouvait tout aussi bien aider à la cuisine, comme s’occuper des vaches ou aider le F. L’Anthoen dans les champs ou les lavandières pour mettre le linge à sécher ou le ramasser. Dans la liste des fonctions de chacun en 1923, figure textuellement : “Frère Alpert-Joseph Oxibar, l’homme à tout faire”. (H. Gutierrez)

Nanclares de la Oca

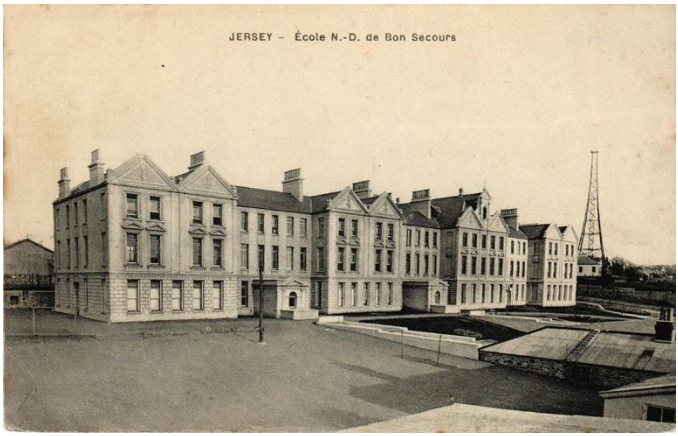
- Bilbao, “Refuge de la protection de l’Enfance” : 1918-1924. Les Frères Escudé et Bassaber avaient ouvert une véritable œuvre sociale à la demande de l’administration civile. Cette structure de bienfaisance comprenait : un refuge pour enfants abandonnés ; un externat pour les garçons dont les parents travaillaient ; une maison pour adolescents confiés à la justice ; une maison familiale pour apprentis hors institution. Pendant six années le F. Alpert apporta à ce Refuge la chaleur de son cœur maternel : *“Il était attentif à tous, avec la sollicitude d’une mère. Il démontrait à chacun sa grande affection d’une façon spontanée et pleine d’allégresse.”* (SAI)

Maison des orphelins

- Nanclares : 1924-1930 : retour à la Maison-Mère espagnole pour remplacer le F. Polyme, retourné en France.
- Bilbao, Refuge : 1930-1933, avec la fonction de “surveillant - grand frère” des enfants, devenus très nombreux.
- Nanclares : 1933-1937, cette fois il devient “vaquero” ; il retourne à ses jeunes années de berger des troupeaux de famille. Il prend soin des vaches et des autres animaux : cochons, poules… Les jeunes en formation sont devenus nombreux et il faut les nourrir !
- 1937 : C’est l’année de la guerre civile en Espagne. Les jeunes sont renvoyés à la maison. Les Frères, réunis à Nanclares, subissent les épreuves du terrible conflit. Après la tourmente, ils vont se relever lentement : reconstruction des écoles, nouvelles recrues, ouverture des missions. Le F. Alpert est envoyé dans l’île de Jersey, sur La Manche, au

service de la Maison Généralice. Le Directeur de cette maison est le F. Xavier Ménoret, qui avait été son ancien Provincial en Espagne.

- Jersey (Angleterre) : 1937- 1958 A la Maison Généralice il commence avec la qualification de "chambriste" : il fait tous les services intérieurs à la maison. Ensuite il travaille surtout à l'extérieur, comme Frère "des travaux manuels". Surtout il est le personnage qui porte son esprit de légèreté et de bonne humeur dans la maison, soit aux nombreux jeunes en formation, soit au personnel de la Maison Généralice, St-Joseph.



- Josselin, Clinique St-Martin : 1958-1979. En 1958 F. Alpert était âgé de 76 ans. Il était toujours en pleine forme physique et morale, mais son originalité dérangeait quelque peu les Supérieurs. On l'envoya alors à la clinique des Frères âgés ou malades à Josselin : ici il ne se mettra pas au repos, mais il fournira encore mille services : *"Je suis toujours avec la brouette, le râteau, le balais, la pelle. Je serai à Josselin jusqu'à la fin de mes jours. Amen!"* (L.68)

DEUXIÈME PARTIE:

LES FIORETTI DU FRÈRE ALPERT

Dans la tradition de l'Institut, le F. Alpert est resté comme une figure légendaire, non pas par de grandes entreprises, ou par sa haute culture, ou par de grandioses œuvres apostoliques, ou par des performances ascétiques… mais par sa gaie simplicité. On dirait qu'il vivait l'atmosphère des Fioretti de St. François et de ses premiers disciples ou de l'Oratoire de St Philippe de Néri : simplicité naïve, allégresse enfantine, attitudes dictées directement par le cœur et non par les conventions. Il était considéré *"extravagant, excentrique, original, léger"* (Sai). Néanmoins ces signes extérieurs étaient la manifestation d'un cœur plein d'affection fraternelle et, de joie communicative quelque peu bruyante et dérangeante. Il était allergique aux conventions et aux limitations, parce qu'il suivait les pas de son cœur, poussé par les mouvements imprévisibles de l'Esprit. Il entrait en relation avec les autres, non pas selon leur rôle, leur hiérarchie, mais comme des frères dans une même famille. Il s'exprimait sans calculer ses mots, mais suivant l'abondance de son cœur. Il était comme les enfants de l'évangile, à qui Dieu révèle ses mystères, qui le tutoient et qui sont pleins de joie d'appartenir à sa famille, heureux d'être aimés et d'aimer. Regardons quelques petits tableaux de ces Fioretti mennaisiens.

Jeune frère

[NOTE : Nous devons ces détails à l'archiviste de Jersey, le F. Hubert Libert, qui a vécu une vingtaine d'années avec lui et qui, au-delà du caractère "original et dérangeant" de son confrère, en avait deviné la dimension de "sainteté" simple et évangélique (HU : "Mes souvenirs sur le F. Alpert-Joseph Oxibar", janvier 1985)]

1- UN FRÈRE QUI APPORTE UNE ALLÈGRE CONFUSION

F. Alpert avait une santé de fer. Il travaillait dur du matin au soir, mais il le faisait toujours à sa façon. Il grimpait les escaliers, souvent en courant, trois par trois. Il avait le même pas que ses chèvres de montagne. Avec une allure à toute vitesse il parcourait les allées en chantant, en parlant ou en riant à haute voix, même lorsqu'il était tout seul.

Dans l'atmosphère silencieuse et sérieuse de la maison de Jersey, avec son strict règlement, il répandait une note d'allégresse et de légèreté. Quelques-uns des formateurs pensaient qu'il pouvait déranger le sérieux des cours de formation des jeunes religieux. Pendant cette période à la maison de N. D. de Bon Secours, étaient présents en même temps 150 jeunes en formation et 50 autres pour l'année de rénovation. Les rencontres avec le F. Alpert apportaient de la bonne humeur à tous. *"Nous remercions le F. Alpert pour ces moments d'allégresse et de soleil, qu'il nous apportait dans ce milieu austère et un peu gris pour nous les plus jeunes."* Il se plaisait à fouiner au "grand noviciat", pour porter un sourire aux Frères dans leur période d'exigeant travail de formation. Plusieurs fois il appuyait son nez sur la vitre de la porte de la salle d'études ou du réfectoire, pour saluer tous avec son grand sourire. *"Le grand Maître du second noviciat, le fameux F. Célestin Auguste Cavaleau, le surveillait de près et dès qu'il s'apercevait de la présence du F. Alpert, il lui lançait un regard sévère. Le curieux s'enfuyait à toute vitesse, comme un diable qui a été découvert !"*

Les deux Frères étaient un cauchemar l'un pour l'autre. Pour empêcher la "mauvaise" influence du F. Alpert, le sérieux Grand Maître lui avait défendu tout contact avec les Frères. Mais le nôtre avait trop d'envie d'échanger avec les Frères et connaître les dernières nouvelles de leurs Provinces. En particulier il aimait bavarder avec les Frères espagnols sur les évènements

de leur Province, où il avait vécu tant d'années. Le Grand Maître passait souvent dans les allées pour prendre le coupable sur le fait. Si le F. Alpert s'apercevait de la présence du supérieur, il se mettait à courir, en s'exclamant : *"Je me suis brûlé. Il m'a attrapé !" (Sa) "Mais, même quand il recevait la défense de s'approcher des jeunes, il trouvait le moyen de les amuser de loin : il se mettait les deux mains autour des yeux, en forme de jumelles, pour les voir jouer sur la cour." (HU)*

Dans quelques fiches d'évaluation rédigées par les Supérieurs des communautés où il était passé, on peut lire : *"Frère plein de dévouement ; mais trop souvent se mêle de ce qui ne le regarde pas directement et cela sous prétexte ou avec l'intention de rendre service"* (1939, par F. Xavier Ménoret) Ce supérieur le connaissait bien et il l'appréciait : *"esprit de service et de famille, dévouement, rapports avec les Frères : "très bien".* F. Alpert se sentait Frère dans une famille : il voulait partager avec tous, les divers évènements, sans secrets et nouvelles réservées.

Dans une autre évaluation du nouveau supérieur, le F. Chrysante, on lit : *"Original, bavard, aime à faire rire les jeunes gens par ses excentricités"*. Ce qui était un défaut pour certains supérieurs, *"était pour nous jeunes un rayon de soleil et d'allégresse."*

2- UN FRÈRE CLOWN POUR AMUSER DIEU ET SES FRÈRES

Dans son enfance, Pierre Oxibar avait vécu au milieu de la nature : les vallées verdoyantes, les pentes des montagnes, les pâturages de son troupeau. Il aimait la liberté des grands espaces, la vie au grand air. Cet esprit libre lui était resté et le rendait particulièrement "naturel" et original. Il était très sensible aux sentiments, à la communication sincère, aux personnes, au service concret, à l'esprit de contemplation. En même temps il était assez allergique aux conventions, aux règlements, aux horaires.

Il était affecté au ménage de la maison St-Joseph, où résidait l'Administration Générale. F. Hubert fait le récit de sa première rencontre avec le F. Alpert : *"J'aperçus un Frère, assez âgé, en soutane et tablier noir, qui achevait le balayage d'un corridor. A son air recueilli, à sa tenue modeste, je fus pris à la fois de compassion et d'admiration…mais je suis sûr que le F. Alpert nous avait déjà tous reluqués, avant même que nous nous apercevions de sa présence."* (HU) Il aimait surtout travailler à l'extérieur. Avec une agilité d'écureuil il grimpait sur les arbres pour couper les branches mortes. Mais il fallait le stimuler, parce qu'il se perdait dans la contemplation de son œuvre. Après le repas, il faisait sa sieste, et il partait au travail après l'horaire établi : *"alors il sortait furtivement en catimini. Peu de temps après on l'entendait chanter, rire ou parler à haute voix" (HU). "C'est un homme très heureux qui rend tous les autres joyeux !" (F. Kernaflen)*

S'il donnait quelque peu de tracas aux supérieurs, par contre il était recherché par les jeunes en formation et par ses confrères de communauté. Les jours de fête ou dans les rencontres des Frères il était invité à chanter en espagnol ou en basque : il ne se faisait pas prier et il sortait une voix de ténor. Comme acteur il réussissait à atteindre son sommet quand on lui demandait de réciter la fable de La Fontaine : ***"Le Loup et l'Agneau".*** Il se mettait au centre de l'auditoire : avec des gestes, les variations du ton de sa voix, avec ses mimiques d'acteur, il gagnait des applaudissements enthousiastes et des rires sonores. Cette récitation était devenue célèbre dans l'Institut et il était sollicité pour la répéter partout : ce qu'il faisait avec plaisir et entrain.

"Le trait le plus remarquable de son caractère c'était son originalité et ses excentricités. Sur ce point les supérieurs devaient veiller sur lui continuellement. Il réussissait souvent à passer à travers les mailles et à s'échapper. Il prenait plaisir à amuser tous ses voisins par ses gestes et ses mouvements. Mais même sans le faire exprès, il ne pouvait rien faire comme tout le monde. C'était naturel chez lui." (HU) Il n'était pas tenté par le conformisme et il vivait la liberté des enfants de Dieu. Comme disait le jeune St. Carlo Acutis : *"Tous naissent comme des originaux, mais beaucoup meurent comme des photocopies."* F. Alpert était resté bien original.

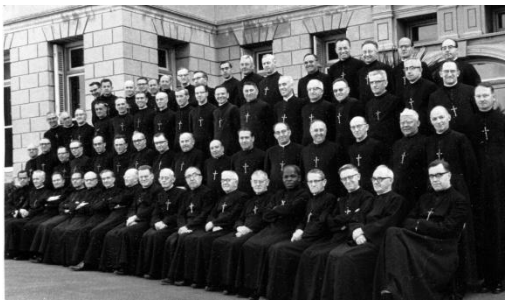
Un autre moment de détente où il pouvait s'exprimer à loisir étaient les sorties et les promenades. Quand tout le groupe des jeunes sortait en pique-nique au bord de la mer, il les précédait. *"Il était en costume de bain, sur la plage, exécutant mille pirouettes avant de prendre son deuxième ou troisième bain : naturellement il déchaînait la gaîté de tout le monde."* (HU) Un Frère le peint de cette façon : *"Pour un homme heureux, c'est un homme heureux. Plus je vis avec ce Frère, plus il me devient sympathique. Il a du cœur, il est serviable, il est charitable… et il a bien d'autres vertus appréciables ici."* (F. Kernaflen, directeur de St-Martin, Josselin)

3- EN FAMILLE AVEC SES AUTRES FRÈRES

Notre Frère tenait beaucoup à son appartenance à la Congrégation religieuse. Il était lié fortement à chaque Frère, indépendamment de sa position et de son rôle : il les considérait comme ses véritables frères de famille. Il avait un vénérable respect envers le F. Célestin-Auguste, qu'il appelait toujours "le Grand Maître" et qui lui mettait pas mal de défenses. Pourtant il lui obéissait, et en même temps il dépassait ses interdictions par esprit évangélique. D'ailleurs le Grand Maître était plein d'admiration pour l'héroïque esprit de service de son petit Frère en dehors des lignes. Et de

son côté F. Alpert l'appréciait beaucoup, en concluant les lettres qu'il lui adressait : *"Votre très affectionné en JMJ, F. Alpert Jh".*

Dans sa familiarité, il pouvait se permettre de donner des surnoms à tous, même aux autorités de l'Institut, selon le mot évangélique : "N'appelez personne avec le titre de père ou de maître, parce qu vous êtes tous des frères". Alors le F. Alpert appelait le F. Etienne (Supérieur général) *"le grand général"* ; le F. Hippolyte-Victor, assistant : *"le petit général"* et le F. Louis-Arsène : *"le gros général".*



En dépit de son esprit de créature du vent, il était soumis aux autorités, du moins il y mettait toute sa bonne volonté. Il demandait aux supérieurs en 1931, dans les premiers signaux de la guerre civile : *"Si les circonstances nous obligent et que faire se pourra, je voudrais faire ma soumission afin de rester à Béthanie…"* ("soumission" souligné). *"Soumis, du moins habituellement. En effet la volonté de passer outre fut trop forte. Alors il employait la ruse, en faisant mine de n'avoir pas entendu ou mal entendu"* (HU) Cependant comme le F. Alpert était toujours à disposition, les Frères supérieurs directs se sentaient dans l'obligation de lui proposer beaucoup de corvées. *"Il n'osait rien leur refuser ; et parfois ils abusaient un peu de leur autorité."*(HU) F. Alpert allait à son travail sans amertume, en tournant le tout en bruyante allégresse. Quand on lui fit changer sa tache de chambriste en celle de chargé des animaux domestiques, il inventa une expression restée célèbre *: "Avant j'étais chargé de la haute cour, maintenant je suis en charge de la basse-cour"*. Il distribuait ses jugements avec une pointe d'humour fraternel, même sur les supérieurs généraux *: "Le F. Gustave Hemery était un soleil qui réchauffait, tandis que le F. Etienne était un soleil qui brûlait"* (plus sévère). (Sa)

F. Alpert était lié aux Frères de sa communauté d'un véritable amour fraternel. Une très grande amitié le liait à l'archiviste, le F. Hubert Libert, qui le comprenait et l'estimait beaucoup, au-delà de ses excentricités. Il entretiendra avec lui une étroite correspondance, quand il sera transféré à Josselin (une vingtaine de lettres chacun). Dans une il écrivait : *"On ne peut pas oublier le cher frère Hubert-Marie, ce très cher, très aimable, très dévoué, très intime, très désintéressé, ce compagnon incomparable, durant toute la guerre et tout le temps après. Merci beaucoup, beaucoup, bien cher frère Hubert. Au réfectoire pendant la guerre nous étions l'un à côté de l'autre et jamais une parole tant soit peu désobligeante n'a effleuré notre bouche, toujours un ciel serein, entre vous et moi… en plus encore vous avez réussi à convertir le loup en agneau, biba ! Oui, c'est que le cher frère Hubert-Marie fait le bien sans bruit : "Il souffre tout- il croit tout- il espère tout- il supporte tout… en silence ! Biba, bonne continuation… Merci pour votre bon souvenir à mon égard, je n'en mérite pas autant… !"* (L 13-1-1964) : une lettre inspirée par les paroles de St Paul. Il parle aussi de la conversion du loup (F. Alpert) par l'agneau (F. Hubert) : les supérieurs craignaient la mauvaise influence du loup, mais c'était le contraire qui était arrivé, en étant aussi un "agneau revêtu de loup".

Frère Ange Eyherabide

Parmi ses grands amis, en plus du F. Hubert, il faut placer aussi le F. Angel Eyhérabide. Basque comme lui, il avait une très grande patience avec le F. Alpert. Celui-ci le respectait et le suivait et comme il était maître des novices, il avait une grande ascendance sur lui. De plus, en étant l'infirmier officiel de la maison, il recevait souvent les visites de son confrère original, surtout après quelques indigestions. A Jersey était présente une bonne équipe de Frères qui vivaient leur foi dans la simplicité des petits de l'évangile. Le Fr. Donat, travailleur infatigable, dans son imprimerie : il taquinait et estimait beaucoup F. Alpert.; le F. Jean Didailler, toujours plein d'entrain, encourageant les jeunes pendant ces temps de changement ; le

F. Hubert, le F. agneau qui a « converti le loup » ; le F. Marie-Bernard, grand et fort, toujours au travail dans le jardin *(“chaque brin d’herbe est un acte d’amour envers Dieu”*); le F. Cyprius, ancien missionnaire aux Montagnes Rocheuses, dans ses allées parfaitement nettoyées ; le F. Clémentin, éternel “sous”: sous-maitre, sous-directeur, sous -économe...; F. Paterne sur son tracteur ; le F. Angebert, l’athlétique couturier ; le F. Angel, *“mon grand ami”.*

On lui confiait les Frères infirmes, surtout les plus difficiles. Il les soignait avec la délicatesse d’une mère. *“Quand il s’agit, à la fin de la guerre, de prendre soin d’un Frère malade, qui avait perdu la raison et qui ne se contrôlait plus lui-même, F. Alpert devint son infirmier de jour et de nuit, le lavant et nettoyant ses vêtements, plusieurs fois par jour et, au besoin, dormant à côté de lui. Cela à la grande admiration du F. Célestin-A. qui lui avait proposé cette tâche”* (HU). Cette “profession” d’infirmier bénévole se répétera comme *“laver plusieurs fois le jour un vieillard devenu gâteux”* (HU*).* A Josselin il faisait l’infirmier de nuit. *“Des fois il était appelé à plusieurs reprises par le F. Louis-Arsène, qui avait perdu sa tête. Si les appels étaient répétés trop souvent, il savait reprendre aimablement son vieux supérieur : « Il y a quelques années c’était toi qui me corrigeais ; maintenant c’est à moi de vous corriger. Reste calme et accepte d’être soigné par moi ! »* (Sa) Il écrivait au F. Donat : *“Maintenant il y a deux malades. Tous les deux sont sans connaissance. Tous les soirs je dors dans un grand fauteuil, à la porte des deux malades, dans le couloir. Le F. Evariste, mignon mignon, ne bouge pas, dort presque tout le temps et quand il se réveille, il vous regarde avec les yeux grands ouverts, mais ne parle pas. L’autre, le F. Ludovic, non plus ne connaît personne, mais fait un tapage de diable, il crie très souvent… le*

jour peu importe, mais la nuit il nous embête bien !" (L. 20-4-1958) En ce temps le F. Alpert avait 76 ans !

Il était un frère dans le vrai sens du mot. Il ne voulait voir que du bien autour de lui ; il ne supportait pas la malice. *"Il était très charitable. Jamais un mot de médisance contre son prochain… Jamais je ne l'ai entendu prononcer un mot de critique contre les autres : "* (HU) Dans ses lettres, en parlant des Frères, il les peint comme des prodiges et termine avec son expression habituelle : *BIBA, BIBA !* Il pouvait vraiment chanter : "Oh, qu'il est bon et joyeux que les frères soient unis !"

4- UN PETIT FRÈRE DE SERVICE

F. Alpert était présenté dans la liste du personnel comme *"homme à tout faire".* Le sommet de sa carrière de professeur a été : "petite classe" ; ensuite : surveillant, travaux manuels, chambriste, basse-cour, employé (pour tout), vacher, infirmier bénévole… IL était devenu Frère pour enseigner, entraîné par son valide concitoyen le F. Lapeyre, un des fondateurs de la Province espagnole. Il avait enseigné (petite classe) pendant les douze premières années de sa vie religieuse. Après il fut toujours chargé des travaux manuels, jugé non adapté à l'enseignement. En effet il avait du mal à faire ce travail et il y avait été peu préparé. Tout petit, dans le primaire, il partageait son temps entre l'école et la garde du troupeau paternel ; de 10 à 13 ans il avait vécu au grand air dans les montagnes, loin de toute école. Sa préparation avait été courte et superficielle. *"Pendant ce temps je ne pouvais ni étudier, ni me préparer aux examens. A 14 ans au juvénat, c'était*

déjà trop tard ! A 15 ans au noviciat (j'y ai peu compris) ; quelques mois de scolasticat, remplis de lacunes et aussitôt au travail de surveillance, par ci par là et c'est tout, en fait d'instruction ! Heureusement ce n'est plus comme ça maintenant ! BIBA !" (L. 1968).

Pourtant il n'était pas dépourvu de compréhension et surtout de bon sens. Rappelons-nous que dans sa famille sont sortis trois prêtres (du Sacré Cœur de Bétharram) et deux religieuses ; lui-même n'avait pas été encouragé à poursuivre ses études, à cause aussi de son caractère léger et non pas par incapacité : *"Par contre il avait une graphie très soignée, il écrivait en français et en espagnol de façon parfaitement correcte, malgré les considérables difficultés de l'orthographe surtout de la langue française, il employait des mots appropriés et très expressifs."* (Sai)

[*<u>NOTE</u> : Entre autres ses lettres sont un spectacle elles-mêmes : elles sont remplies de points de suspension, abondent* de *points exclamatifs (2,3,4…), les mots sont soulignés plusieurs fois, des paroles sont écrites en grand, repassées, mises entre guillemets : il me semble le voir prononcer ses messages à haute voix !"]*

Nous ne pouvons pas connaître ses véritables capacités d'enseignant : assurément il était plutôt désordonné et il improvisait beaucoup. Quand on lui demandait d'enseigner l'espagnol à ses confrères, c'était peine perdue à cause de ses confusions : *"il était un très mauvais pédagogue !" (HU)*

Néanmoins nous trouvons une page de sa "carrière" d'éducateur particulièrement significative, qui nous montre que le F. Alpert employait

une méthode éducative fondée sur son cœur : *"L'éducation est une chose du cœur" (Don Bosco)*. C'était lorsqu'il avait été placé à Bilbao, auprès de "Los Niños especiales del Refugio de la Protección a la Infancia : *"Cette mission lui donna la possibilité de donner son affection, sa bonté et son cœur plein de tendresse. En effet, sous un masque plutôt original, il renfermait une âme particulièrement charitable."* (Sa) Même plusieurs années après, il rapportait volontiers des épisodes de cette expérience qui l'avait beaucoup marqué et qu'il avait vécue à deux reprises.

Fondamentalement il était réservé aux travaux manuels, à complète disposition des supérieurs, toujours selon son style : il était très rapide et en mouvement, mais avec son horaire à lui. Il courait tout le temps et… il arrivait toujours en retard. *"Il se fatiguait beaucoup, parce qu'il ne savait pas s'organiser et il procédait d'une manière désordonnée."* (Sa) *"Il ne refusait aucun service, n'hésitait pas à se salir ses mains. Tous les travaux humbles, sales et répugnants tombaient sur lui. Il acceptait toujours et gaiement toutes les corvées, par exemple deux fois par jour l'enlever les déchets de la cuisine, transporter le fumier des écuries allemandes, tirer une charrette dans les rues de la ville de St-Hélier, laver plusieurs fois par jour un vieillard devenu gâteux…"* (HU) Ses travaux étaient multiples, surtout quand il s'occupait de la "basse-cour". *"Il commençait d'habitude par vider les déchets de la cuisine pour ses porcs, ou bien par couper la verdure pour ses lapins. Puis il travaillait à l'extérieur : quel plaisir pour lui d'être au grand air, loin de la maison !"* Naturellement sa tenue était adaptée à son bonhomie : *"Il portait des habits de travail d'une saleté repoussante. Quand il s'agissait de "se salir les mains" il était le premier à accourir."* (HU) A Josselin il fera la comparaison avec son séjour à Jersey : *"Ici, à Josselin,*

tranquillité complète ; pas à courir mille parts, BIBA ! Là à Jersey j'avais toujours les mains noires ! Malgré la savonnette ; ici les mains sont blanches comme les mains d'un petit mignon". (L.1958) Mais à Josselin aussi ne manquait pas le travail*. "A Jersey j'étais toujours avec la brouette, devant la cuisine, à la salle aux légumes, à la fournaise du cher F. Donat enlever le mâchefer, la cendre et au poulailler avec les troncs des choux, le fumier etc. Ici c'est la même chose ; je suis toujours avec la brouette et la petite charrette, le charbon, le bois, le cidre, les bouteilles, à la cave, le balai, le râteau...etc… Ça n'en finit pas ! Il n'y a pas le temps de s'ennuyer ni une minute !"* (L.20-1-1961)

Les confrères du F. Alpert reconnaissaient bien ses prestations multiples et colorées. Nous pouvons en percevoir un écho dans le discours de ses 50 ans de Vie Religieuse en 1948, célébré en ton mineur, mais avec humour par le f. Donat-Alphonse. Voici quelques petits traits : *"Les débuts de vos nouvelles fonctions [de cuisinier] ne furent pas sans quelques incidents, mais il n'y eut point de mortalité et personne ne vous garda rancune !... Au Supérieur général servait un Frère assez âgé, discret, actif, ami de la propreté, de l'ordre et du silence. Il crut trouver en vous l'homme qu'il cherchait !!!... Dès lors on vous vit, successivement et simultanément, au poulailler, au clapier, à la cave, à la cuisine, au jardin, sur les rues de St-Hélier et à Bon-Secours (noviciat). Grâce à votre disposition pour les langues, vous pouviez tenir conversation avec les cuisiniers allemands, qui vous facilitèrent grandement le problème de nourrir trente lapins en temps de restriction…"* Puis en ton de véritable admiration : *"Il m'est impossible de faire comprendre votre charité héroïque à l'égard de ce pauvre confrère. Dieu seul peut en évaluer le mérite. Maintenant vous avez repris avec le*

même entrain votre besogne coutumière, toujours joyeux, toujours serviable. L'âge (66 ans) ne semble diminuer en rien votre activité et votre agilité. Qui pourrait compter tous vos pas au cours d'une seule de vos journées ! Le bon Dieu qui ne laisse pas sans récompense un verre d'eau donné en son nom à ses petits, vous prépare sans doute une belle couronne dans son Royaume" (Discours du F. Donat-Alphonse, 1948)

5- LA FOI D'UN ENFANT DE L'ÉVANGILE

Contrairement aux apparences le F. Alpert était un homme de prière et de contemplation. Ses confrères peuvent témoigner : *"A Jersey il a laissé le souvenir d'une foi sincère et d'une vie religieuse profonde. Ce petit Frère du Midi, original et nerveux nous édifiait à la chapelle par son intense recueillement ; il passait beaucoup de temps à genoux et sans bouger. En dehors des temps de prière commune,* on *le voyait souvent à la chapelle récitant le chapelet ou faisant le chemin de croix."* (Sa) Nous savons qu'il courait toujours, avec ses rythmes agités, mais *"il était sincèrement pieux, même s'il arrivait habituellement aux exercices de prière à la dernière minute ou en retard. La meilleure preuve de sa piété, c'est sa persévérance en dépit de la persécution en 1903, d'une dure fondation en Espagne et de vingt autres épreuves, quand il était tout jeune (20 ans). On le voyait parfois à la chapelle, hors les exercices communs, pour le chapelet et le chemin de croix, qu'il faisait en se déplaçant."* (HU) Il n'avait pas une foi trop intellectuelle ; il se concentrait difficilement et souvent il était distrait pendant les méditations et les sermons. "Alors il demandait à ses confrères de travail de lui répéter les points de l'oraison ou de lui partager

leurs lectures spirituelles pendant les promenades des jours de congé." (Sa)

Dans ses dévotions il aimait beaucoup les célébrations extérieures et les cérémonies solennelles : il pouvait exprimer sa dévotion avec sentiment et participation, en y mettant toute son âme : neuvaines, processions, bénédictions eucharistiques, décorations des fleurs pour la Fête-Dieu ou sur les autels, pénitences du Carême, messes solennelles chantées en chœur… C'était son chagrin, après le Concile, de voir disparaître des manifestations liturgiques extérieures auxquelles il était très affectionné et auxquelles il participait avec enthousiasme et une sincère émotion, BIBA !

Il s'en plaint avec écœurement dans ses lettres : *"Maintenant tout est modernisé ! Il n'y a plus de procession de Fête-Dieu ; il n'y a plus de Carême, ni jours de jeûne, ni de bénédiction du St-Sacrement les jeudis… Comment faire pour remplacer tout cela ? Comment faire pour augmenter la "Foi" ?* (Souligné)" (L. 1969) *"Comment faire pour faire progresser… avec tant de modernisme et tant de laïcisme !!!Tout est supprimé, sous prétexte de vétusté, caduc, périmé, démodé !! Ce n'est pas comme ça qu'on va progresser !!" (L. 1970)*

Lui personnellement, dans sa simplicité, avait trouvé le vrai moyen pour "progresser". En répondant au F. Hubert, il écrit : *" Je vous offre les magnifiques vœux de bonheur en Dieu, de santé et de paix, que vous m'offrez, afin que je puisse "progresser" (sic) de plus en plus dans la sainteté… qui est le devoir de tout religieux ! BIBA !"* (L. 1970)

6- HUMILITÉ ET SIMPLICITÉ D'UN PETIT FRÈRE

La caractéristique la plus évidente, mais aussi la plus difficile à comprendre était peut-être son humilité. On pouvait échanger sur son originalité comme le désir de se mettre au centre de l'attention. *"Sur ce point les supérieurs, inquiets, devaient veiller sur lui continuellement. Il réussissait souvent à passer à travers les mailles et à s'échapper."* Mais en voilà la raison : *"Il prenait plaisir à amuser tous ses voisins par ses gestes et ses*

mouvements." (HU) Obéissant et délicat envers les supérieurs, il priait pour obtenir la bénédiction de Dieu sur leurs lourdes responsabilités. Mais en même temps, il avait pour eux une attitude de frère. D'une part ils étaient dérangés par ses extravagances, d'une autre il leur faisait le cadeau d'un rire joyeux au milieu de leurs préoccupations. Il portait l'allégresse et l'imprévisibilité du vent de l'Esprit Saint, dont on ne peut pas savoir d'où il ne vient ni où il va. Lui-même se considérait comme un petit enfant dans les bras de Dieu. Il se faisait un point d'honneur à montrer son ignorance et son manque de qualités brillantes. Il répond au F. Hubert qui lui avait envoyé une lettre de félicitations : *" J'ai reçu votre grandiose et mirobolante lettre (à laquelle je ne m'attendais pas), merci pour avoir fait lever le lièvre du F. Alpert ... Que Dieu vous* bénisse ... *Que de phrases ronflantes et que de paroles sonores vous me racontez ... Or vous savez bien qu'il n'y a rien de vrai dans tout ce que vous me dites, mais continuez, tant qu'on dit cela, la mouche ne pique pas ... Si j'avais fait quelques études, on pourrait peut-être croire qu'il y a quelque chose de vrai, mais dans mon enfance [...] Pendant 20 ans vous avez vu que je n'étais rien- que je ne savais rien- que je ne valais rien- que je n'étais capable de rien, mais BIBA, BBBIBA ! Le cher F. Hubert !* (L. février 1968) Des accents qui rapprochent notre petit Frère de la spiritualité de Ste Thérèse de l'Enfant Jésus. Et ce n'étaient pas des vains mots. Il n'était pas capable de dire des mensonges. Il était convaincu d'être peu important, un *"petit-frère-de-rien",* pour être à la disposition totale, pour boucher les trous, porter son allégresse où l'obéissance l'appelait. Il se sentait comme le serviteur "inutile" de l'évangile qui a fait simplement ce qu'il doit accomplir. De plus s'il n'était pas là [à Jersey], c'était presque mieux pour tous : *"J'ai bien fait de partir de Jersey, Vous voyez qu'après mon départ tout s'arrange à merveille ! A l'échaudoir maintenant un chauffe-eau au gaz : plus de charbon, plus de poussière, plus de course à six heures du matin, plus d'accident ! Plus "piqué de la mouche" [Lui-même] ... ce n'est pas à dédaigner tous ces petits nouveaux changements ... Et, enfin, le plus grand : plus besoin "d'exorciser" Alpert, ni dans les corridors, ni dans aucun des deux noviciats… quelle paix,*

quelle tranquillité, quel silence, quel bonheur partout ! Je voudrais aussi voir les nouvelles machines du lavoir…BIBA !" (L.20-1-1961)

Jersey

Il se rendait compte qu'il avait une mentalité très simple : il ne savait pas élaborer de grands projets ou faire des raisonnements compliqués. Alors il demandait d'être éclairé - à sa façon : *"Le cher F. Donat m'a confié plusieurs fois : « Si quelqu'un de vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu… » Moi j'ai demandé à Dieu… mais, je n'ai pas gagné !"* Pourtant dans sa simplicité il émettait des sentences très judicieuses, fruit de son expérience et de ses observations fraternelles. Exemples : *"Quand deux vieux Frères vivent ensemble, ils finissent par se chicaner infailliblement ! En communauté il ne faut jamais tenir tête, seul contre tous, car on a toujours tort en fin de compte"* (HU conclut : *« Bien des fois j'en ai constaté la vérité. »*). De même pour ses observations sur la situation de l'Eglise : *"En 1905 le gouvernement français avait voté la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Jusqu'alors les dimanches, à la Grande Messe, à la communion, tout le monde chantait très fort, à tue-tête. Le Domine salvum fac et moi aussi, avec eux et comme eux … à tue-tête. En 1905 au vote, ça s'est arrêté. Maintenant, en 1970, c'est pour le Pape (Paul VI) : Domine, salvum fac, servo tuo Paule et exaudi nos in die, qua invocaverimus te."* Il ajoute une intention familiale *: "Et pour le Chapitre. "Domine salvum fac servos tuos, Elisée-Rannou et Chapitre et exaudi nos …" Je continue cela tous les jours jusqu'à Pâques. J'ai vu dans un livre : "Et la prière, quelle Puissance !"* (L.2-2-70)

Le F. Alpert avait plusieurs façons de se présenter. Il était le *"petit diable"* que les supérieurs devaient exorciser. Il était *le petit "rien"* qui ne savait rien faire. Il était la *"mouche qui gêne", mais qui ne sait pas piquer*. Il était le "*loup" qui donnait du mauvais exemple, mais qui répandait son allégresse partout.* Il était *le bouffon dans les mains du Père* pour la joie de ses Frères. F. Hubert, son grand ami, lui écrivait peu de temps après son entrée à la maison St-Martin : *"Vous m'écrivez : La mouche ne pique plus! Est-elle donc écrasée ? C'est un bon signe : cela prouve que vous avancez en perfection et que vous allez devenir un Saint ! Saint-Oxibar ! Tant mieux, cher ami, sanctifions-nous, car le temps presse et nous n'avons plus que peu de temps à passer sur cette terre !... Je me réjouis de ce que vous ayez repris votre métier de bricoleur, c'est-à-dire d'homme prêt à rendre service à tous, surtout aux malades et aux vénérés vieillards qui vous entourent. "Tout ce que vous faites à eux, c'est au Christ que vous le faites !"* (L.HU1958) C'était la même pensée du F. Alpert : *"Vous m'offrez de magnifiques vœux… afin que je puisse progresser de plus en plus dans la sainteté, qui est le devoir de tout religieux."* (L.1970)

7- UNE "SAINTETÉ" DE GAMIN ÉVANGÉLIQUE

Certainement le F. Alpert interprétait la sainteté à sa façon et, à côté de sa générosité dans le service, de son esprit fraternel, de sa joie contagieuse, de sa ferveur dans les prières, il ne manquait pas de défauts comme pour chacun. Par exemple, *"il mangeait énormément et il le fallait bien, puisqu'il allait toujours à la course, passant la journée entière en mouvement. Il mangeait même hors des repas. Mais ensuite ses excès le fatiguaient beaucoup et il était souvent indisposé. Fort heureusement le F. Angel et l'infirmerie n'étaient pas loin."* (HU) F. Hubert lui fait noter avec humour que, après son départ de Jersey, *"on ne trouve plus aucun volontaire pour*

vider les plats, que les portes se ferment plus silencieusement, que la paix règne dans la maison, que les supérieurs ne sont plus sur le qui-va-là pour empêcher quelques petites révolutions ! Mais aussi, quand on a besoin d'un service, on regarde autour de soi : plus de F. Alpert !" (L. HU mai 1958) Et puis de temps en temps il avait des accès de colère, surtout quand on mettait en doute sa sincérité. Accusé d'avoir volé un œuf, il ne voulait plus mettre les pieds à la cuisine. Quand les soldats allemands lui volèrent les lapins qu'il avait élevés pour la fête de Noël, ses mots contre les voleurs ne furent pas doux ! Lorsque son frère missionnaire en Argentine, manqua le rendez-vous avec le Supérieur général, le F. Gustave, il lui envoya des malédictions bibliques ! *"Que mon frère n'ait pas daigné répondre à l'invitation du Révérend Frère ! C'est un peu fort ! Maudites occupations ! Maudits empêchements ! Maudite lâcheté ! Maudite insouciance ! Maudite mauvaise volonté ! Comment réparer ? C'est trop fort ! Je lui ai dit tout cela comme ça même ! Nous verrons ce qu'il dira ! Ses prétextes !!!"* (L.1951) C'était la sainte colère de l'innocent, qui ne peut pas supporter l'injustice et voit le tout avec des yeux limpides et sans malice.

Il répandait la bonne humeur à sa façon. *"Il parlait beaucoup en promenade (mais peu au réfectoire), répétant souvent les mêmes choses. Il était joyeux et doué d'un certain humour. Il aimait les jeux de mots, les plaisanteries, mais les siens étaient assez ternes. Un peu lent d'esprit, il lui fallait parfois ruminer pendant plusieurs heures pour arriver à comprendre un bon mot ou un trait d'esprit lancé par un confrère ; quand il avait compris, il éclatait de rire, le soir ou durant la nuit"* (HU). Comme la fois où il devait deviner la différence entre St-Malo et une truie : *"St-Malo est un port de mer et la*

truie est une mère de porcs !" On raconte qu'on l'entendit rire pour une bonne partie de la nuit !

Assurément le F. Alpert était très semblable aux enfants de l'évangile qui dansent et pleurent dans la place, qui grimpent sur les arbres et crient à tue-tête : Hosanna à Jésus, qui voient continuellement le visage du Père, à qui Dieu révèle les mystères du Royaume, qui rentrent les premiers dans les Cieux… *"Un Frère témoigne que le F. Alpert avait une âme d'enfant et justement le Royaume des Cieux appartient à qui est comme un enfant, à qui est simple, à qui est humble. Son engagement au service de Dieu et de ses frères est le résumé de la Loi et des Prophètes." (Sa)*

Un épisode peut bien illustrer cette affirmation. Le voilà : "Il est dans la communauté de Josselin. Il voudrait coudre un bouton sur sa chemise, mais il est dépourvu de fil. Comme il ne veut pas déranger les religieuses, il pense aller l'acheter dans un magasin de la ville. Le problème est qu'il n'a pas d'argent. Il ne se décourage pas. Il se rend dans le jardin, il cueille une belle poire mûre, l'enveloppe joliment avec du papier et il arrive au magasin. Tout bonnement il explique ce dont il a besoin et propose cet échange en nature. Le marchand, au début surpris par cette naïveté, comprend et admire aussitôt l'ingénuité de ce "saint petit Frère" et accepte "l'affaire". F. Alpert, gamin de Dieu !

Comme un enfant il passait au-delà des conventions et traitait chacun comme un frère humain. Pendant la guerre, lorsque l'ile anglaise de Jersey était occupée par les forces armées allemandes, il n'avait pas peur de fréquenter les locaux où résidaient les soldats "ennemis", en particulier les cuisines. *"Il rôdait souvent autour des cuisines par le fait de ses emplois. L'on n'aimait pas le voir en conversation avec un soldat allemand (tous deux se comprenaient, l'un ne sachant pas la langue de l'autre !) Il amenait avec lui les restes de cuisine, ou le fumier, en poussant sa charrette dans les rues de la ville. A l'occasion, il acceptait avec un évident plaisir du cuisinier allemand un bon morceau de viande, qu'il dévorait sur place !" (HU) "Soyez*

joyeux, je vous le répète : soyez toujours joyeux". Et aussi comme Don Bosco : *"La sainteté consiste à être très joyeux et à faire notre devoir."*

8- UN DESIR ARDENT DU CIEL

Le F. Alpert a passé les dernières années de sa vie (21 !) dans la maison de repos des Frères âgés ou malades. Il s'y trouvait bien comme d'ailleurs il se trouvait bien partout : pour lui la maison St-Martin c'était "un paradis terrénal !" Grâce à sa santé de fer (soutenue par une plus qu'abondante alimentation), il rendait un nombre incroyable de services. Le F. Hubert écrivait : "*Je me réjouis de ce que vous ayez repris votre métier de bricoleur, prêt à rendre service à tous."* Il répond : *"Ici, à Josselin, je suis toujours avec la brouette, le charbon, le bois, les bouteilles, le balai, le râteau… : ça n'en finit pas !"* Ou encore : *"Je suis toujours à faire des bricoles, un peu partout ; aussi je n'ai point le temps de m'ennuyer, ni une minute ! Comme à Jersey je cours (à 82 ans !) et je saute encore, et je monte les escaliers "brincando". Pour l'instant ça va très bien, mais jusqu'à quand cela durera-t-il ?" (L.1972)* Pendant ces longues années il répandait sa bonne humeur parmi les Frères de la maison, souvent malades ou fatigués, après une existence consommée dans l'éducation et l'instruction des enfants et des jeunes. Il

eut la grande satisfaction de pouvoir rencontrer, après tant d'années, sa famille d'origine et les Frères de la province d'Espagne. Il fit des voyages dont il parlait de manière enthousiaste : à Camou-Cihigue avec sa famille, à Bayonne et à Lourdes avec ses frères missionnaires et ses Soeurs religieuses ; dans les communautés espagnoles, où il avait vécu ses jeunes années de vie religieuse. Il faut dire qu'il avait un grand amour pour l'Espagne : il aimait parler en espagnol, il se renseignait sur les nouvelles

de la Province, il s'entretenait avec les Frères espagnols qui arrivaient à Jersey ou en France. Il lançait partout son "cri de bataille" : VIVA ESPANA, VIVA, VIVA ! Il l'écrivait selon sa prononciation : BIBA, BIBA ! Et il le faisait retentir partout : c'était son signe de reconnaissance.

Au fur et à mesure que les années passaient, sa santé de fer commençait à donner des signes de faiblesse : cataracte, opération à la prostate à 90 ans… mais on le trouvait toujours en mouvement. Il était bien conscient que le Ciel s'approchait pour lui aussi. En constatant le décès des Frères qu'il avait connus dans sa longue vie, il concluait : "*Voilà ce que nous sommes ! Moi, je ne suis plus qu'un vieux rococo de 87 ans. Mon temps est déjà fini et je demande tous les jours à Dieu : un ardent désir du Ciel… un véritable désir du Ciel… Mais pour quand ? Pour le moment tout va merveilleusement bien…Biba ! mais il faut si peu de chose pour que le malheur arrive !"* (L.29-10-1968) En annonçant le décès de son frère missionnaire en Thaïlande, il écrivait : *"Après l'opération à l'intestin, il ne lui restait qu'à se préparer à mourir généreusement comme il avait vécu. C'est au soir de la fête de la Chandeleur, que Notre Dame est venue le chercher et le prendre."* (L.19-2.1964)

à Josselin

Notre Dame est venue prendre aussi le F. Alpert : c'était le 9 mai 1979, dans le mois dédié à la Sainte Vierge. Sûrement il est monté au Ciel en courant, en montant les marches trois par trois, en compagnie de ses chèvres de Camou-Cihihue qui grimpaient sur les montagnes. Au Paradis, Dieu et les Saints l'attendaient pour rire avec lui, qui ne savait faire "rien d'important", mais qui répandait un rayon de bonheur partout où il passait. La source de ce bonheur se trouvait dans son cœur : *"Il était un homme, un religieux, un*

Frère heureux. Faire la cuisine, nettoyer, élever les cochons, les poules, donner les services les plus repoussants… ce sont des occupations communément considérées comme humbles, réservées à des personnes peu importantes et quelque peu nigaudes." (Sa) Le F. Alpert se positionnait au-delà des conventions, des carrières, des hiérarchies, des apparences. Il allait droit au cœur, comme les enfants qui sont pleins d'émerveillement, comme les petits sages de l'évangile, comme les clowns qui démasquent ce qui est faux, comme les serviteurs qui sont les vrais rois, car dans le Royaume les plus grands ce sont les plus petits, comme les enfants, que Jésus met au centre. Il y a un acronyme que le F. Alpert pose à la fin de ses lettres : *"J M J"*, qui signifie : Jésus, Marie, Joseph, c'est-à-dire les personnes de l'évangile qu'il avait imprimées dans son cœur.

A Josselin pour ses 80 ans de vie religieuse

SOURCES

- Hermano Elías Sainz (Sai) *"H. Alperto Josè Oxibar"* in Vidas Menesianas, Nanclares, 1988
- F. Hubert-Marie Libert *"Mes souvenirs sur le Frère Alpert-Joseph (Pierre Oxibar)* 1985, manuscrit
- FICHE PERSONNELLE, Archives des Frères I.C. Rome, avec des lettres écrites par le F. Alpert et des lettres reçues par lui (surtout du F. Hubert, archiviste)
- Fiche du curriculum personnel du F. Apert, avec le discours du 50ème et quelques lettres
- EM n. 47, F. A. Aguergaray, *"Annales des Frères du Midi"* première partie : communautés de la France, 2015
- EM n. 48, F. A. Aguergaray, *"Annales des Frères du Midi",* deuxième partie : communautés de l'Espagne, 2015
- EM n.50, F. M. Gutierrez : *"Les FIC, 100 ans de présence à Nanclares de la Oca"*, première partie, 2017
- EM n.51, F. M. Gutierrez, *"Les FIC, 100 ans de présence à Nanclares de la Oca"* deuxième partie, 2017
- Chronique des Frères n. 173, 1-5-1948, pp, 386-387
- APUNTES HISTORICOS 1903-1928, *"Congrégation FIC o Hermanos de Ploërmel"*, 1928
- Liste du Personnel de 1904 à 1938, Archives FIC de Rome